
Cathy Ytak

Sans crier gare

Mais qu'est-ce qui m'avait poussée à vouloir traduire ce roman ? L'amour que je lui portais. Je l'avais lu, relu. Je voulais que d'autres le lisent, et pour cela, je devais le traduire. J'ai téléphoné à l'éditeur catalan, trouvé un éditeur en France. Sans difficulté. Je devais. C'était aussi simple que cela. J'en étais capable, forcément : ce texte était court, d'une lumineuse simplicité. Les mots ? Je les connaissais, ils m'étaient familiers. J'en rêvais la nuit, j'en rêvais le jour. Je ne pensais jamais qu'il s'agissait là de « ma première traduction ». Non. Je ne savais pas encore que traductrice était un métier. J'étais autiste, je n'avais dans les mains que l'envie démesurée du partage avec d'autres lecteurs.

Petit retour en arrière. Je ne suis pas allée à l'école. Enfin, pas très longtemps. Mon école à moi, c'est la vie, le travail, dès ma majorité, dans une accumulation de petits boulots aussi différents les uns que les autres : vendeuse, sondeuse, femme de ménage, trieuse... Mais l'écriture était déjà une vieille compagne que je retrouvais le soir, après le travail. Je suis devenue journaliste, puis écrivain. Et un jour, sans crier gare, je suis tombée amoureuse d'une langue. Comme ça. Et pas n'importe laquelle : le catalan. Comme tous les coups de foudre, c'est incompréhensible, irrationnel, immédiat et ravageur. Tomber en amour pour une langue que d'aucuns disent qu'elle n'en est même pas une... (même si plus de sept millions de personnes la parlent, soit bien plus que le danois, par exemple). Alors je suis retournée à l'école apprendre le catalan.

Puis j'ai eu envie de traduire ce que je lisais et aimais. C'était simple. Mais non, rien n'est simple... et surtout pas la simplicité apparente des choses. Je n'ai pas tardé à m'en apercevoir, dès la troisième ligne de ce livre

aimé, choisi, caressé... et que j'avais tant désiré traduire. La narratrice était une enfant. Son langage, maladroit, s'affinait à mesure que le temps passait. Oui mais, en traduisant, ça n'était plus l'enfant qui parlait mal, c'était ma traduction qui semblait mauvaise...

Et moi qui me croyais à l'aise dans la langue française, malgré mon peu « d'instruction », j'ai eu soudain l'impression de ne plus savoir écrire. Je m'étais forgée ma propre langue, mon propre français, avec ses méandres d'ignorance et d'ingénuité, loin du regard des académies. Lorsque j'ignorais une règle, je l'inventais. Comme une poésie libre, libérée de ses correcteurs patentés. J'écrivais mes propres romans, je n'obéissais qu'à mes propres lois. Pour la traduction, non, ça n'était décidément pas possible. Alors je suis retournée à l'école apprendre le français.

Ah, cette première traduction ! Je la voulais parfaite. D'une fidélité absolue à l'original. Je me scotchais au texte. J'en oubliais que je traduisais vers le français et pour des lecteurs français. J'étais paralysée à l'idée que, oui, peut-être, il serait tout de même mieux d'inverser telle ou telle phrase, parce que cela « sonnait » mieux à nos oreilles... Par chance, je savais intuitivement que les langues sont des musiques. C'est peut-être ce qui m'a sauvée du désastre ! Je me suis remise à l'ouvrage. Essayant de démêler le « littéral » du « littéraire ». Parfois découragée, souvent plongée dans une inexplicable solitude. Inexplicable parce que jamais ressentie lorsque j'écrivais, moi, mes propres textes... Et voilà que je la découvrais en travaillant sur des mots qui ne m'appartenaient pas ! Solitude accentuée par le fait que, évidemment, le catalan n'est pas très parlé où je vis, en région parisienne...

Vers la fin de cette première traduction, j'ai commencé à penser que ce que je faisais n'avait rien à voir avec ma capacité d'écrire, rien à voir avec mes connaissances supposées ou réelles d'une langue et d'une autre. Et si la traduction était un métier à part entière ? Et si je n'étais finalement qu'une usurpatrice ? J'ai terminé dans le désarroi et les remords. Le texte était court, fort heureusement. Sinon, je m'y serais noyée.

Il m'a fallu du temps pour ouvrir les yeux et cesser d'être autiste. Du temps et plusieurs autres traductions. Mais ce n'est que lorsque le Collège international des traducteurs littéraires d'Arles m'a ouvert ses portes que j'ai osé penser pour la première fois que, oui, peut-être, j'étais en train de devenir traductrice...